



Feu aux pou-dres

Les ficelles du métier

I comme Interprète.
On écoute tout le temps la vie.
Interpréter c'est écouter. C'est pas faire semblant. C'est regarder comment l'autre bouge et comment l'autre vit...

p.3

En 2017, le festival Latitudes Contemporaines commençait sous les attaques acides de la techno de *Guerilla**, pièce signée par le collectif El Conde de Torrefiel qui noyait sous un déluge sonore et une ambiance de rave party les lambeaux d'un monde en train de s'écrouler. Lorsque l'on entre dans la salle de la Maison Folie Wazemmes

douze mois plus tard, ce sont les flashes stroboscopiques et une bande son électro qui soutiennent la danse frénétique d'un groupe en scène, dansant tout son soûl alors que l'on s'installe.

En toile de fond le monde défile façon google maps, la terre tourne sur elle-même et à la faveur de zooms on attrape

au vol un quartier de Lille, Nairobi, Angers ou Conakry. Lorsque la musique cesse, les membres du groupe s'installent derrière une longue table blanche. Un objet circule de main en main, un pistolet chargé, pressé tour à tour avec appréhension contre chaque tempe. Appuyer sur la gâchette libère parfois une explosion de pigments colorés. >>>

Le moindre geste

Clémentine Vanlerberghe est une jeune chorégraphe lilleoise. Avec Fabritia D'Intino, danseuse et chorégraphe italienne, elles ont créé dès 2013 un duo intitulé *Plubel*, devenu à partir de 2016 un quatuor féminin d'une demi-heure...

p.4

Chic, on danse !

À l'entrée de l'été, une foule compacte danse. Dans la Gare Saint-Sauveur ce soir-là, le DJ Prieur de la Marne officie derrière ses platines, haut perché sur une chaise d'arbitre au-dessus de l'assemblée qu'il tient au bout de ses doigts...

p.7

En pratique

Le mardi c'est Feldenkrais au 188. J'ai plaisir à retrouver Christine Gabard, praticienne qui l'enseigne. Je reprends avec assiduité ce cours pour de nombreuses raisons...

p.8

LE GRAND BAL

Cet été, un film projeté en plein air nous emporte. *Le Grand Bal*, c'est un tourbillon qui fait découvrir une douce folie, un endroit où, quelque part au centre de la France, une semaine durant au mois de juillet, deux mille personnes viennent danser sept jours et huit nuits d'affilée. Tout un monde se rencontre sur les parquets installés en pleine campagne le temps d'un festival, pour s'initier, apprendre et pratiquer des danses traditionnelles, aux racines profondes et parfois oubliées, bien vivantes et ancrées dans une terre que l'on frappe d'un pied hardi.

La réalisatrice Laetitia Carton filme le plat d'une main posée sur l'omoplate, le martèlement des pas qui emporte une foule entière dans un même élan. Elle filme les regards, les incertitudes, les rapprochements, les invitations et les sourires. Elle filme ce qui se passe entre les gens quand ils elles décident de danser ensemble.

Ce grand bal est un moment de joie pure. Et finalement pas tant un film de danse qu'un film politique sur le besoin de se rassembler dans le contact, dans la chaleur, de se comprendre sans parler. Il vient donner du souffle et nous rappeler pourquoi on fait ça, danser et regarder la danse tout au long de l'année. À voir *Le Grand Bal* tout paraît évident. Le besoin de cohésion, de faire corps et de sentir que l'on est nombreux.se.s en réalité à pouvoir tenir ensemble dans la tempête, le réconfort de trouver en l'inconnu.e un.e allié.e.

Et cela fait du bien d'être ramené.e à l'essentiel par des images sur grand écran, qui ouvrent sur l'exaltation simple et puissante que c'est de vivre et partager la danse avec d'autres. Ce numéro 2 des Démêlées vous arrive avec la même vitalité, la joie renouvelée de se retrouver pour un début de saison, et de se rencontrer dans les salles et les studios comme en dehors.

Karen Darand, François Frimat, Marie Glon, Philippe Guisgand, Vincent Jean, Pascale Logié, Valentine Paugam, Marie Pons, Elliott Pradot, Madeline Wood.

Le Grand Bal de Laetitia Carton, sortie en salle le 31 octobre.

Bonne nouvelle ! nous comptons désormais le Centre Chorégraphique National Roubaix Hauts-de-France, les Maisons Folies Moulins et Wazemmes, le FLOW et le 188 parmi les nouvelles structures partenaires des Démêlées. Aux côtés du Gymnase | CDCN, des Latitudes Contemporaines, de la Compagnie de l'Oiseau-Mouche, du Phénix, de La rose des vents, du Vivat et de L'Espace Pasolini, ce partenariat permet aux Démêlées d'exister, d'être écrit et imprimé.

[Feu aux poudres]

>>> La détonation donne alors la parole à celui ou celle qui a été ainsi mis.e en lumière. Un jeu de roulette russe commence, où la poudre fluo marque le signal pour raconter un souvenir, heureux ou douloureux, un moment de joie pure, ou un chagrin. Ils.elles sortent de l'adolescence et nous parlent à tour de rôle avec une sincérité désarmante. Il faut préciser que les douze jeunes gens réunis ici ont travaillé une semaine seulement afin de se rencontrer, d'entrer dans ce dispositif et d'y amener toute la sève.

La gâchette ouvre un espace de parole possible. Dans les mots ce soir-là il y a la violence, celle du temps de l'école, qui pour beaucoup est un lieu de traumatismes, et celle de l'avenir qui s'annonce. Il y a la sortie de l'enfance et le grand saut à faire dans l'incertitude du monde adulte, et lors de la rencontre pile à ce moment-là, saisi.e.s dans un entre-deux.

En cela il est très beau d'observer le court instant où le nuage de poudre colorée flotte dans l'air, la personne touchée ferme les yeux, arme encore sur la tempe, rassemble ses pensées et son courage, relève la tête et commence à s'adresser à nous. Chacune des prises de parole est portée par la force du groupe qui soutient en silence, du regard ou par un sourire celui ou celle qui s'aventure à raconter l'abandon d'un parent, la douleur physique, la peur, ou les instants qui orientent le cours d'une vie : un rendez-vous chez l'ostéopathe qui soulage une colonne vertébrale douloureuse depuis vingt-et-un ans, réussir à passer son CAP, partager un dialogue le temps d'un trajet en train Tourcoing-Lille.

Le casting est réalisé avec soin car ils.elles viennent de milieux sociaux différents, et ont fait face à des problématiques diverses. Il y a celles et ceux qui savent

raconter une histoire et d'autres pour qui le fait de se tenir là est une épreuve. On peut aisément raccrocher à leurs mots des bribes de nos propres vies dans ce qu'ils décrivent de leurs expériences de la sexualité, de l'homophobie ou des rapports familiaux. Et si l'on a parfois peur que le tout se casse la figure, le ressort empathique fonctionne à bloc et on soutient tout du long leur courage par notre présence.

M.P.

La gâchette du bonheur d'Ana Borralho et João Galante. Interprété par Antoine Dufresne, Mona Taibi, Antonin Loisel, Maxime Bonte, Nazif Bassiro, Fatou Diallo, Toinon Caillau, Benoit Margotin, Andrei Choquet, Laetitia Antoine, Maximilien Banti, Louise Boulard. Maison Folie Wazemmes, Festival Latitudes Contemporaines, Lille, 6 juin 2018.

* Guérilla, El Conde de Torrefiel, à voir les 8 et 10 novembre, Le Phénix, NEXT Festival, Valenciennes.

Battre (la mesure) en campagne !

Niché dans la verdoyante campagne avesnoise, un festival original attire notre attention : Eclectic - Campagne(s), 5^e biennale, à la programmation électe comme son nom l'indique, composée de diverses formes esthétiques et de créations pluridisciplinaires à découvrir *in situ*. Thalie et Vincent Dumesnil, gestionnaires du Moulin des Tricoteries, accueillent également dans leur maison via le collectif solidarité migrants. Les rires des familles qui y ont trouvé refuge un temps résonnent en écho avec les installations des artistes résident.e.s. C'est gratuit, on y vient de près comme de plus loin. Bien au-delà de leur attachement au développement culturel des territoires ruraux, la convivialité est le principal mot d'ordre. Ici, l'art contemporain n'est pas abscons, il se vit et se partage.

Une performance chorégraphique est programmée là où le soleil se fait le plus ardent. Le public se regroupe en troupeau sous l'ombre parfumée d'un somptueux tilleul, face à une immense pâture avec comme fond de scène le bocage typique de ce terroir. Les conversations vont bon train, le lieu n'est certes pas commun : ni siège ni gradin, juste l'herbage, quelques bouses et un buisson d'orties à éviter. Une barrière blanche immaculée marque la frontière entre le public et le vaste plateau d'herbe verte comme lieu présumé de la scène, l'espace

du paysage. Ce quatrième mur symbolique ne choque pas au premier abord ; le troupeau de vache voisin qui nous observe avec curiosité (l'étrange est parmi nous) nous conforte dans son utilité gardienne. Soudain, un son strident surgit¹ telle une sirène d'alarme et stoppe les bavardages. L'attention se porte alors "côté jardin" en fond de champ. Trois silhouettes identiques vêtues de larges crinolines s'avancent telles des Ménines juste sorties d'un tableau de Vélasquez pour prendre l'air. À grandes enjambées, les jupes retroussées, elles arpentent en long et en large le bout du champ, obligeant nos regards à une lointaine perspective. Entre poses et postures elles se pavinent et nous toisent par leur allure altière. Nous ressentons la fierté de ces "femmes trophées" pourtant si éloignées.

P.L.

Trophée de la Compagnie Rudi van der Merwe. Conception Rudi van der Merwe et Béatrice Graf, chorégraphie Rudi van der Merwe et József Trefeli Interprété par Claire-Marie Ricarte, Ivan Blagajcevic et Rudi van der Merwe. La chambre d'eau, Festival Eclectic-Campagne(s), en collaboration avec Le Gymnase I CDCN, Le Favril, 26 mai 2018.

¹ Composition et batterie en live : Béatrice Graf

cent telles des Ménines juste sorties d'un tableau de Vélasquez pour prendre l'air. À grandes enjambées, les jupes retroussées, elles arpentent en long et en large le bout du champ, obligeant nos regards à une lointaine perspective. Entre poses et postures elles se pavinent et nous toisent par leur allure altière. Nous ressentons la fierté de ces "femmes trophées" pourtant si éloignées.

Pan ! Un battement sec de batterie nous saisit à nouveau ! S'ensuit un ballet virevoltant de jupes mordorées, où les ruades alternent avec des temps de pause, dans une suite de traversées de courses rapides. Un sapin surgit comme insolite intrusion dans le bocage, un personnage masqué se transforme en géant sans oublier un surprenant étendard : un trophée représentant l'éléphant conquérant d'Hannibal abattu. Ces échappées passagères sont aussi fugaces qu'inattendues. Et l'on songe en cet après-midi d'être aux figures fantasmagoriques merveilleuses, là où l'étrangeté de l'espace extérieur se métamorphose en lieu de la tragédie. Le paysage n'est plus l'espace objectif, ni l'espace comme spectacle mais comme chorégraphie d'un lieu chorégraphié dans la mixité des genres. Cette construction de l'espace par les mouvements fait écho à une parade militaire, en référence à l'architecture des jardins à la française de Le Nôtre (associée aux trajectoires des ballets baroques). La scène se resserre au fil et à mesure de l'avancée des trois figures aux facies casqués, masqués

de dentelle, sans regard, comme oracles d'une mort certaine. Les gaillardes cadences portées par les rafales de batterie de plus en plus oppressantes envahissent l'avant-scène du champ de bataille et s'emparent avec force des cent croix blanches qui composent la clôture fictive. Un véritable carnage se déroule au plus près de nous et métamorphose le paysage campagnard en un cimetière militaire. La mémoire collective funeste de la première guerre mondiale renvoie à l'alignement des nombreuses tombes des soldats abattus reposant à proximité. D'un coup l'assaut cesse, les trois inquiétantes créatures s'éloignent et rejoignent d'un même pas les coulisses du bocage. Le public, interdit, reste un temps dans le champ. Nombreux.ses sont ce.ux.les qui désirent évoquer l'imaginaire produit par cette édifiante proposition. Sur le chemin du retour, un stand de ball-trap, loisir coutumier de ces contrées éloignées.

P.L.

Baisser la garde

L'Aveuglement, pièce de Mylène Benoit, a été vue au printemps 2017 puis en juin 2018. Trois regards se font écho de cette expérience vécue en deux temps, et leurs textes dialoguent.

- La danse s'écoute. Depuis l'intériorité elle traverse, se répercute, se transmet comme par ricochets, par une attention fine portée aux autres, par l'épiderme, la surface. C'est une danse sensationnelle, qui tend à s'affranchir des contraintes formelles pour puiser dans une ressource interne.

Une danse chorale mais aveugle, apaisée mais sur ses gardes et qui finit engloutie dans la nuit.

- La danse s'écoute. Depuis l'intériorité elle traverse, se répercute, se transmet comme par ricochets, par une attention fine portée aux autres, par l'épiderme, la surface. C'est une danse sensationnelle, qui tend à s'affranchir des contraintes formelles pour puiser dans une ressource interne.

- Cette plongée dans l'obscurité se ponctue aussitôt de souffles lumineux sporadiques. Une voix grave s'élève des profondeurs et un premier projecteur luit au loin, comme un phare répondant au rythme impulsé par la cage thoracique. Une note, une inspiration, un signal lumineux qui brille plus ou moins haut, froid, chaud selon la tessiture de la voix qui le lâche.

- Résonances vocales et lumineuses se répondent, les projecteurs devenus vivants respirent maintenant en phase avec les cordes vocales.

- S'écrit alors une partition à trois voix, qui inscrit comme des traînées clignotantes sur le noir, à la façon de lucioles qui viennent étoiler l'épaisseur de la nuit, traçant en chemin une onde ronde et douce. Le mur de projecteurs que l'on devine en fond de scène s'anime d'un mouvement organique.

- Les projecteurs se font rhizomes, comme les éclairs d'une foudre orageuse. L'intensité lumineuse augmente et se maille de chaleur. Face à elle, on baisse les paupières, pour se réfugier – ironie de la situation – dans notre propre obscurité. La puissance des éclats traverse cette peau fragile, activant des tâches, diffusant des couleurs. Il faut faire face, réouvrir les yeux et, pour compenser, les mains montent aux fronts, s'improvisant visières.

- Cet instant fait apparaître devant nos yeux des tâches dansantes, impressions lumineuses qui muent en persistance rétinienne. Dès lors notre outil de spectateur est troublé, voit ses repères brouillés. Comme une invitation à court-circuiter la suprématie du regard pour s'aventurer à percevoir la danse autrement.

- Les phosphènes sont à l'œuvre. Des nuages cotonneux aux contours imprécis flottent dans l'ombre, entamant une chorégraphie céleste et sans pesanteur. Ils évoluent au son de nappes crépitantes et spatialisées. Puis, tels des spectres, les danseur.se.s apparaissent un.e à un.e. Alexandre da Silva ondule au gré d'un vent silencieux et immobile. Célia Gondol, tout en segmentations et micro-explosions distales prend le relais, avant que Nina Santes, dans un subtil contrepoint, concilie lignes étirées et torsions douces. La persistance rétinienne fait encore un peu effet. Elle zèbre la peau des interprètes comme un camouflage, sur les bras et les joues. Il.elles deviennent trois faunes, évoluant dans une lumière d'aluminium, les yeux fermés, guidé.e.s par des clochettes aux signaux cristallins.

- Les danseur.se.s, yeux fermés, concentré.e.s sur l'immensité de leur espace intérieur, ne sont pourtant jamais isolé.e.s les un.e.s des autres ; il.elles s'harmonisent au contraire avec délicatesse, sensible à leurs polarités et assonances, soucieux.ses de révéler ensemble la force de ce qui se vit dans l'instant, avec ce public, cet espace et ce lieu particuliers.

D.L.^{*}, M.P. & P.G.

L'Aveuglement de Mylène Benoit, interprété par Nina Santes, Célia Gondol, Alexandre da Silva. Théâtre de l'Oiseau-Mouche, Festival Le Grand Bain, Roubaix, 6 avril 2017. Le Phénix, Festival Latitudes Contemporaines, Valenciennes, 7 juin 2018.

* Pour cette expérience Delphine Lermite, spectatrice de la pièce lors de la représentation au Phénix, a accepté de co-écrire ce retour critique avec nous.

Rubrique

Les ficelles du métier

À chaque numéro, nous partons à la rencontre d'un.e artisan du spectacle vivant. Les règles sont simples : tirer au sort une lettre de l'alphabet, lui associer un mot-clé et broder 2 minutes sur ce thème.

Florence Decourcelle, comédienne et danseuse à la Compagnie de l'Oiseau-Mouche, participe actuellement à la création du spectacle *LES DIABLES* avec le chorégraphe Michel Schweizer.

I comme Interprète

On écoute tout le temps la vie. Interpréter c'est écouter. C'est pas faire semblant. C'est regarder comment l'autre bouge et comment l'autre vit.

Sur scène il faut être vrai. Il faut être soi-même. Les chorégraphes, ils aiment bien quand on tombe et qu'on se ramasse, parce que c'est vrai, c'est pas joué.

Le théâtre, la danse, ça fait partie du sport, c'est la même exigence, la même force. Le corps, c'est lui qui va te dire si tu aimes ou pas.

Il y a deux façons d'être vrai au théâtre. C'est par exemple écouter tes collègues travailler et au fond de toi avoir envie de dire quelque chose. Ou c'est quand ce qu'on fait, on ne peut pas le faire autrement. C'est ça qui touche les gens. Nos spectacles à L'Oiseau-Mouche leur parlent parce qu'on ne renie pas ce que les gens vivent.

Il y a une frontière entre le réel et l'irréel. Si tu vas là, tu vas trouver toutes sortes de choses que tu n'as pas l'habitude d'entendre et surtout de te questionner sur ce que tu es toi et sur la vie.

Michel Schweizer a rassemblé une communauté de gens différents pour faire des choses ensemble. C'est quelqu'un d'entier, qui cherche beaucoup. Je l'ai tout de suite compris.

Il a rencontré tout le monde et c'est lui qui a choisi. Il ne nous a pas dit tout de suite ce que c'était. Il nous a montré des photos de personnes qui ont été emprisonnées, sans qu'on le sache. Et il nous a posé des questions sur l'avenir de la terre. Il s'intéresse vraiment à tout et nous questionne beaucoup.

Avec lui, en même temps on doit interpréter et en même temps ne pas interpréter.

Les « diables » c'est nous. C'est quand nous ne croyons pas en l'autre, quand nous ne croyons pas qu'il peut te donner des choses bien.

Propos recueillis par V.J.

Roubaix, 2 juillet 2018

À voir *LES DIABLES*, création La Coma Michel Schweizer et la Compagnie de l'Oiseau-Mouche, 13, 14 et 15 mars 2019, Le Gymnase I CDCN, Festival Le Grand Bain, Roubaix.

Rubrique Le moins geste

Un endroit pour s'intéresser à la naissance du mouvement, aux processus de travail en cours, une fenêtre sur la fabrication du geste chorégraphique.

Clémentine Vanlerberghe & Fabritia D'Intino - *Plubel*

Clémentine Vanlerberghe est une jeune chorégraphe lilloise. Avec Fabritia D'Intino, danseuse et chorégraphe italienne, elles ont créé dès 2013 un duo intitulé *Plubel*, devenu à partir de 2016 un quatuor féminin d'une demi-heure. Retenue cet hiver pour le concours Danse Élargie, la pièce doit être ramenée pour cette occasion à une version de dix minutes, tout en intégrant une reprise de rôle.

À l'issue d'une semaine de résidence au Gymnase | CDCN de Roubaix consacrée à cette double tâche, Clémentine a accepté ma présence au bord du plateau. C'est un vendredi matin ensoleillé et froid, dont il faut défaire les promesses pour s'enfermer dans le cube obscur du studio. Les choix de réduction ont été faits et il s'agit de répéter la version élaborée pour la fixer en vue de sa présentation scénique. Pour ce dernier échauffement, Fabritia propose un travail de massage en duo qui vient prolonger le réveil individuel que Marie a commencé debout en faisant rouler un cylindre de bois sous ses voûtes plantaires, pendant que Katia préférait s'étirer sur un tapis. Assises à la table devant un ordinateur, Fabritia et Clémentine ont fait l'impasse sur ce premier temps pour soi afin de se concerter sur le programme de la journée et régler quelques problèmes techniques au téléphone.

Clémentine, de sa main ouverte, frôle le corps allongé de Katia, en un geste lent et continu de magnétiseuse. Fabritia, quant à elle, s'est couchée au côté de Marie qui git sur le dos, recouverte d'une épaisse couverture : elle l'examine sous tous les angles avant de faire lentement glisser la couverture vers elle, recouvrant la tête de Marie. Puis, délicatement, elle va lui souffler sur les pieds maintenant dénudés. Clémentine fait légèrement translater le corps de Katia en appuyant délicatement sur le bout des orteils. Quand la musique s'arrête, les quatre danseuses inversent leur rôle. Marie se relève lentement, laissant apparaître ironiquement le mot "available" inscrit sur son tee-shirt kaki. Elle se penche sur le corps de Fabritia en se frictionnant les paumes de mains, comme si elle tamisait sur et autour du corps déposé au sol un sable invisible mais sonore. Katia manipule délicatement les bras de Clémentine, faisant jouer en flexion, extension, torsion et circumduction chaque articulation, de l'épaule au bout des doigts. Un son sourd vient se superposer à la nappe musicale lancinante : c'est Marie qui semble parler à chaque creux du corps que Fabritia offre dans son abandon. Katia fait maintenant de ses mains des cataplasmes pour les cuisses de Clémentine dont on devine la bienfaisante chaleur.

Finalemment, les deux chorégraphes décident de retravailler une séquence délaissée, intitulée "Renaissance". Il s'agit, les quatre danseuses étant en ligne bras levés face au public, de fermer les yeux et de chercher lentement – en baissant les bras, paumes de main ouvertes – à masquer successivement des parties du corps de l'autre : hanche, sein, sexe, nombril, visage... Perchées sur leurs talons, encore en jogging mais torses nus (c'est le haut du costume choisi), les quatre danseuses s'essayent à la situation. Sérénité ou absorption, concentration ou for intérieur, hésitation ou exploration ? En tout cas, quelque chose d'un Botticelli se dégage lentement. Les formes explorées instaurent une danse de la transparence qui fait la part belle à la chair, à la sculpture et l'exposition des corps – entre lignes et organicité.

P.G.

Plubel de Clémentine Vanlerberghe et Fabritia D'Intino, interprété par Clémentine Vanlerberghe, Fabritia D'Intino, Céline Lefèvre, Marie Sinnaeve. À voir le 28 mars 2019, Le Gymnase | CDCN, Festival Le Grand Bain, Roubaix.

Falling Pauline

Le titre est provisoire mais ce sont les interprètes qui sont mis à l'honneur dans *Pauline*. *Pauline Thomas*. *Thomas* de Jan Martens. D'autant que leurs prénoms ainsi doublés induisent sans équivoque les modalités du couple qu'exploré la pièce en question. Cette présentation publique se compose de deux formes : une reprise de la pièce *A small guide on how to treat your lifetime companion* (2011), dont Jan Martens était l'un des protagonistes, et une nouvelle proposition chorégraphique où Pauline Prato et Thomas Régnier dévoilent leurs singularités tout en étant imprégné.e.s de la marque de fabrique du chorégraphe. Pauline-Thomas ont en commun leur taille, un aplomb énergique et une vitalité bien affirmée.

La première partie de la pièce se présente sous la forme d'un huis-clos intimiste qui met face à face deux individus. Thomas-Pauline les yeux dans les yeux, à portée l'un.e de l'autre. À partir d'une même pulsation, d'un même souffle partagé, Pauline-Thomas se cherchent dans une relation élastique qui les met en tension à la limite du point de rupture. Thomas-Pauline en viennent à s'entrechoquer de manière dépouillée et brutale dans une scène à la fois érotique et très pudique. Corps à corps, cœur à cœur, leurs poitrines se percutent tels deux amants, deux amants. Pauline-Thomas se frictionnent et s'affectionnent dans un duel amoureux.

Si cette reprise de la pièce *A small guide on how to treat your lifetime companion* est aboutie, le second volet qui se construit aussi sur une dramaturgie musicale nous apparaît encore tout frais. Il nous emmène dans la ballade radiographiée d'une histoire d'amour fleur bleue. Sur chaque ligne mélodique de l'album *Learning of Perfume Genius* s'esquisse un motif chorégraphique basé sur la répétition d'un même geste. Non plus dans un face à face mais côté à côté. Thomas-Pauline vont et viennent d'un angle à l'autre de la scène, avec cette légère oscillation qui trahit chez eux une certaine innocence. La candeur affichée de ce second volet nous laisse aussi perplexes que celle de son procédé de composition au vu de la gravité des textes de Perfume Genius. Celle-ci est franchement revendiquée par le chorégraphe lors de la rencontre qui finalise cette étape de travail.

À nous de nous interroger alors, comme Jan Martens, sur la façon de faire quelque chose de clair sans tomber dans la simplicité...

Elliott. Elliott Pascale. Pascale.

Pauline Thomas de Jan Martens. Interprété par Pauline Prato et Thomas Régnier.

Le Gymnase | CDCN, Roubaix, présentation publique 17 mai 2018.
A voir le 16 novembre, Le Gymnase | CDCN, Roubaix, le 17 novembre, CC De Steiger, Menen, les 19 et 20 novembre, Le Bateau Feu, Dunkerque, le 22 novembre, Maison des Arts et Loisirs, Laon, le 25 novembre, La Barcarolle, CC Daniel Balavoine Arques, dans le cadre du festival NEXT.

CEUX QUI HABITENT

Les Latitudes contemporaines et l'ALEFPA (Association Laïque pour l'Education, la Formation, la Prévention et l'Autonomie) collaborent depuis 2010 autour d'un projet de formation des jeunes et proposent à une dizaine d'entre eux.elles de participer à la création d'une courte forme chorégraphique. Cette année, le projet en question était *Habité*, porté par l'artiste François Lewylle.

Le sol est jonché d'objets domestiques en tout genre qui s'étalement à intervalles strictement réguliers : chaque chose semble y tenir sa place, disposée ainsi pour cause possible d'un inventaire en cours. Au cœur de ce bazar organisé, ce ne sont pourtant pas ces objets que décompte avec flegme dans un micro un des jeunes du groupe de l'ALEFPA, mais un nombre croissant de crocodiles qui en deviendraient presque dangereux si ce n'était nous, public aux mâchoires tout de même moins voraces, qui nous multiplions autour de lui.

Les autres participant.e.s l'ayant rejoints à la fin de cet absurde état des lieux, ils.elles aménagent l'espace afin de pouvoir y mettre un pied devant l'autre. Chacun.e met la main à l'œuvre : pour base, l'idée que quiconque ajoute sa pierre à l'édifice l'habite irrévocablement. Par la suite ils.elles se relaient et les un.e.s apprécient du regard l'investissement des autres. Car plus que l'organisation méthodique avec laquelle chacun.e se dédie à édifier un meuble composite avec les objets récoltés, ce sont les coups d'œil complices et les coups de mains propices qui révèlent cette envie ludique d'arranger communément l'espace qui est le leur...>>>

>>> Le leur mais aussi le nôtre ! Car le groupe propose à certains membres du public, avec une timidité réciproque, de venir prendre place à ses côtés. Ayant eu la possibilité de me rendre à l'un des ateliers de création du projet, cela n'est pas sans évoquer pour moi la proposition qu'y avait faite alors François Lewylle en guise d'introduction. Il avait installé au sol un tapis et nous avait convié.e.s à tour de rôle à nous y asseoir toutes et tous : à chaque nouveau. Ille venu.e, celles et ceux qui y demeuraient déjà réagissaient leurs postures, se disposaient autrement jusqu'à même se tenir l'un.e l'autre afin d'éviter de faire dépasser un ortie, ce que la seule règle pré-établie par François refusait fermement. L'atelier se poursuivait d'ailleurs par l'expérimentation à tour de rôle de diverses façons de marcher, mais dont l'intérêt sous-jacent me parut d'être celui de voir, dans le miroir face à soi, son reflet au milieu des autres. Ainsi nul.le ne pouvait être laissé.e sur le carreau sans quoi il ne pourrait être dit, sans faire preuve de mensonge, que l'espace était pleinement habité.

Pourtant au cours de l'atelier rien n'était joué d'avance : les consignes d'actions de François Lewylle, brutes et formelles, ne laissaient pas toujours entrevoir les enjeux de leur caractère performatif et les jeunes se dispersaient quelquefois. Mais ne veille-t-on pas à un peu d'ordre chez soi avant d'y accueillir quelqu'un ? Face aux spectateur.ice.s inconnu.e.s, la concentration se resserre. Au point d'éclater : une musique tonne, ils.elles dansent, lâchent prise d'avec ce qu'il y avait à faire et s'amusent ensemble dans le rectangle du tapis devenu dancefloor. Une part du public invité les rejoint, puis délibérément d'autres spectateur.ice.s suivent : à l'intérieur on rencontre alors véritablement tou.te.s celles et ceux qui habitent.

E.P.

Habité de François Lewylle, interprété par Candas Nicolas, Hasa Denard, Aga Hajdi, Touré Kémoko, Touré Ibrahima Sory, Touré Bafodé, Diallo Lamine, Kone Mamadi, Diallo Mamadou Saliou. Maison Folie Wazemmes, Festival Latitudes contemporaines, Lille, 6 juin 2018.

SUR L'INSTANT TITRE DE MON INTERPRÉTATION

Imaginez-vous une scène vide. Qu'y voyez-vous ?

Un enregistrement audio entame la lecture de la fiche technique du spectacle, liste les éléments en présence. Après *Habité* (voir p.4) nous voilà abonné.e.s aux inventaires incongrus. Car peu à peu celui de *Sur l'interprétation* dérive : il se met à fictionner tout un tas de choses qui pourraient se trouver dissimulées ou que nos imaginations pourraient faire naître comme des hallucinations dans la Maison Folie Wazemmes.

Car a priori il s'agit bien de cela, de l'interprétation au sens d'attribuer un sens significatif à une réception, ici spectoriale. Mais sens dessus dessous, la scène vide est traversée par des rôles de chanteur, de one man show, de chauffeur de salle et par de brèves danses impromptues : alors peut-être aussi l'interprétation au sens de l'implication de l'"interprète" (?) pour mettre en œuvre les intentions de l'artiste. En fait, je ne sais pas trop, j'interprète peut-être...

On cherche en tout cas à rendre poreux le quatrième mur, celui d'où l'on croit quid du réel et du potentiel de fiction ; et cela dès l'entrée en salle, où pour rejoindre leurs sièges les spectateur.ice.s n'ont qu'à choisir le choix de passer par la scène où règne une ambiance stroboscopique de discothèque. Mais les gradins déjà plus ou moins occupés et la fougue indifférente des "Interprètes" au plateau dissuadent plus d'un.e de s'y éterniser. La première occasion ratée entraîne dans sa chute les suivantes. L'enregistrement audio nous rappelle bien que nous sommes des membres actif.ve.s du spectacle. Il nous invite à y prendre part ; mais comment ? Comme si le seul fait d'être là dans l'action de regarder et d'"interpréter" ne suffisait pas. Et puis que resterait-il de nous, en tant que spectateur.ice, si nous montions sur scène ? La pièce se débat avec ce paradoxe du passage d'un sens de "l'interprétation" à l'autre.

Et puis la scène vide flotte dans un entre-deux, un embarras où rien ne se passe vraiment. Je n'ai plus souvenir de grand-chose ; si l., l'enregistrement dit : "Le public se lève." On pourra nous imaginer nous lever, ou nous lever vraiment. Ce que fait une personne au premier rang : un jeu s'enlise entre lui et nous qui ne l'imitons pas ; les "Interprètes" au plateau regardent, puis s'affairent à démêler des câbles et puis... c'est tout.

Vient le temps de l'entracte où l'un d'eux joue le chauffeur de salle, micro en main. Il énumère ces immanquables bruits de spectateur.ice.s qui perturbent les "Interprètes" : "Un paquet de chips dans la salle" ? Il demande au public de tousser en chœur, à une personne de mâcher ostensiblement son chewing-gum, à une autre de fouiller dans son sac, à moi-même de gratter avec virulence – signe des meilleur.e.s critiques, sans doute – une page de mon carnet. Cet unique moment de réelle interaction déclenche quelques rires, puis l'on est replongé dans la scène vide et les interventions ponctuelles : la prise de parole d'une "Interprète" qui esquisse quelques mouvements, encore des mètres de câbles déroulés, des demandes techniques à la régie comme monter le son d'un micro ou balancer une musique désirée...

Sur *l'interprétation* stationne à l'endroit de la déconstruction de l'appareil théâtral, jusqu'ici encore jamais entreprise (lira ici qui voudra une pointe bâtie d'ironie). Une accointance conceptuelle avec la non-danse mais qui répète et ne nie rien de plus par-dessus. Je sens un peu le public gêné ("J'interprète ? dites-moi !"), en tout cas je le suis, comme on peut l'être au cœur d'une conversation quand un "blanc" s'installe. Ou face à l'éparpillement incontrôlable de l'effet langue de bois que cultive Yaïr Barelli au cours de l'instant critique qui suit *Sur l'interprétation*, durant lequel on eût pu en apprendre plus sur son désir ou non de l'implication du spectateur, ou sur la part d'écriture et d'improvisation qui structure ladite pièce. Enfin...

Imaginez-vous une scène vide. Maintenant, que voulez-vous y voir ?

E.P.

À propos de l'exercice périlleux de la présentation de saison...

lassitude. Cela étant, certaines structures s'engagent à essayer de nouvelles formes, afin de rompre avec la sacrosainte "g r a n d - m e s s e" et proposent parfois des spectacles courts, des visites commentées, des

apéros en petit comité et autres speed-datings, histoire de dynamiser un peu le moment. Mondain.e.s, assurez-vous, le buffet et le verre de l'amitié sont de rigueur dans tous les cas !

Alors que les actions de médiation œuvrent en tous lieux dans le sens d'une ouverture des portes des théâtres à un public large, diversifié, non abonné, non habitué, la présentation de saison s'adresse avant tout aux fidèles, aux déjà-convaincu.e.s, aux spectateur.ice.s assidu.e.s, aux cu-rieux ayant un pied déjà bien dans le milieu. Peut-être est-ce là que le bât blesse : faut-il continuer à consacrer du temps et de l'énergie – car ce rendez-vous représente un vrai investissement de la part de toute l'équipe qui le conçoit comme un projet à part entière – à un moment qui rassemble celles et ceux qui viendront de toute façon ? Est-ce que l'enjeu souvent largement affiché de décloisonner, de sortir de l'entre-soi ne se trouve pas là empêtré dans ses contradictions ? On peut comprendre aisément qu'avoit envie de se retrouver pour boire un verre et se réjouir des découvertes à venir soit un moment agréable voire nécessaire de cohésion et de convivialité dans un contexte où l'existence de nombre d'initiatives, projets et manifestations sont fragilisées dans le secteur culturel. Mais dans une époque où les supports de communication sont démultipliés, où l'accès à l'information est plus aisément qu'jamais, et les dispositifs de médiation réinventés, peut-être que tout l'enjeu serait désormais de parvenir à rassembler ailleurs, autrement, différemment ? Et d'y réfléchir ensemble...

M.G., K.D., M.P.

Sur l'interprétation - Titre de l'instant de Yaïr Barelli, interprété par Katerina Andreou, Juliette Murgier, Lorenzo De Angelis, Olivier Balzarini, Camille Pautasso, Festival Latitudes contemporaines, Maison Folie Wazemmes, 11 juin 2018.

HABITER, COMMUNIQUER ET DISPARAÎTRE

À l'ère des relations virtuelles, des expositions individuelles, des publications standardisées et des contenus artificiels, Victor Gosset délivre depuis Lille et sur le web une bouffée d'air frais avec ses prises de vues spontanées. *Une peut être minute* est une invitation qui transforme notre écran d'ordinateur en une fenêtre ouverte sur un monde presque utopique. Les quelque 213 vidéos offrent entre 36 secondes et 2 minutes 32 de suspension hors de la folie du scrolling et partagent autant de moments de danse que d'extraits de vie, au travers desquels le quotidien paraît embelli.

Rien d'inhabituel dans le cadre de ces scènes qui s'enchaînent et se déclinent, hormis peut-être ce qui les relie : des mouvements imprévisibles au rythme irrégulier, créant une césure, une surprise dans l'ordinaire, une rencontre. Au gré des pérégrinations de l'auteur, la caméra déposée transporte le.s spectateur.ice.s : décor de machines agricoles ou urbaines, d'un arrêt de tramway à une soirée entre ami.e.s, du bitume à l'herbe des collines, seul ou accompagné, nu ou habillé... Une seule constante : la danse, qui comme si de rien n'était, sans prétention, évolue dans un environnement apparemment indifférent à ses fluctuations. Le contexte devient prétexte à jouer sans complexe. Librement et sans intention spécifique, avec respect et bienveillance, le danseur n'impose rien, il propose. Ses captures vidéos semblent attester de son état de présence au monde, autant de preuves de communion avec les éléments qui l'entourent. Le monde continue de tourner et Victor tourbillonne avec lui.

Victor se meut dans les marges et pose souvent un cadre dans le hors-champ : ses danses sont des danses de nuit, de franges urbaines ou de parkings. Des variations qui poussent au couche du soleil, en bord de route, en marge de la fête ou dans le vert de la campagne. Souvent, des ami.e.s passent dans le champ de Victor et l'accompagnent de leurs présences, en tenant la caméra ou vaquant simplement à leurs occupations. Toujours en mouvement, Victor danse parfois sur la brèche, comme le long du cordon de CRS sur les champs de bataille de Notre-Dame-des-Landes au mois d'avril 2018, où la douceur de ses mouvements se reçoit comme un baume pour qui est loin, de l'autre côté de l'écran.

La danse de Victor est une puissance d'action. Chaque vidéo est une respiration qui fait craquer le vernis d'une situation ; elle en propose une lecture différente, par le prisme d'un corps en mouvement improvisant. Son projet s'inscrit dans une vitalité du faire, alter ego de celui de Nadia Vadori-Gauthier qui réalise *Une minute de danse par jour* depuis 2015. Lorsque l'interprète atteint la 1001^{ème} danse en octobre 2017, elle invite qui veut à prendre le relais. Victor partage alors sa première captation un soir d'automne sur le quai d'une gare à la tombée du jour.

Posé par un téléphone portable, le cadre choisi circonscrit un champ d'action et un morceau de réel - "une bulle" selon Victor - que la danse vient immédiatement révéler, aiguillonner. Sa silhouette longiligne s'élance et bondit. Souple et léger, il se glisse dans le paysage presque sans bruit, comme une addition piquante au déjà-là. Tout moment de la journée est propice à la mise en mouvement et tout lieu terrain chorégraphique possible.

Pour choisir le bon moment Victor "reste à l'affût", et lorsque sa danse improvisée fleurit, sa présence intensive vient aviver le monde. Celle-ci interroge l'environnement, la rue, son passage et ses passants. Elle intervient dans le cours des choses comme pour nous dire : il est possible de regarder autrement, de faire autrement.

Chaque vidéo postée sur la page Facebook dédiée s'orne de quelques mots qui ont valeur de titre, le poids d'un haïku, un petit éclairage poétique en regard d'une danse qui l'est tout autant. *Perspective trou à travers ou Redébut*. Et celui que l'on emprunte ici, nous paraissant contenir tout le crépitement du projet : *Habiter, communiquer et disparaître*.

V.P. & M.P.

Une peut être minute, un projet de Victor Gosset, vidéos accessibles sur la page "Une peut être minute" sur Facebook.

Autoportraits à plusieurs mains

à Calais, où elle est en résidence au Channel, la plasticienne Momette invite celles et ceux qui le souhaitent à "dessiner leur main" et à lui confier ces dessins-empreintes, qui rejoignent le fond de l'exposition *Mano a Mano*. Comme toutes les œuvres collectives, cette démarche pose la question de l'implication du public : la proposition s'adresse à priori à tou.t.e.s, mais dans les faits, qui participe ? Et comment créer une activité qui stimule la créativité de chacun.e tout en permettant à un objet collectif de voir le jour ?

Ouvrir un espace d'intimité

Le choix est fait ici d'inviter le public à un atelier à la fois pauvre – il ne s'agit que de tracer le contour de sa main sur une feuille de papier, un dispositif particulièrement simple et donc facilité d'accès – et riche : le matériel est de qualité ; Momette est entourée d'autres artistes et membres de l'équipe du Channel, disponibles pour interagir avec les participant.e.s ; des ateliers ont été réalisés en amont et certain.e.s participant.e.s sont donc doté.e.s d'outils créatifs que les autres peuvent observer... La pratique proposée s'articule en outre à une exposition, sorte d'atelier-cabinet de curiosités, qui invite au regard mais aussi au repos. On y trouve les "empreintes" à découvrir, des photographies documentant la façon dont Momette a invité des groupes à plonger dans le dessin (cartes, textes, poèmes), des livres d'art, des sofas, des rafraîchissements. Des performances plastiques et musicales ponctuent la journée.

Dans l'ambiance joyeuse des Flâneries, cet espace est ouvert en continu. Chacun.e y est accueilli.e d'un sourire : beaucoup de familles avec enfants, mais aussi des jeunes rencontré.e.s par Momette dans le cadre des ateliers qu'elle a menés notamment auprès d'adolescent.e.s exilé.e.s. Ils.e.s s'installent, seul.e.s ou à deux, ponctuant leur dessin de longues pauses où chacun.e observe ce que fait son ou sa voisine. Bien que l'endroit soit ouvert à tou.t.e.s, il permet en effet d'ouvrir un espace d'intimité : dans ce lieu où chacun.e déambule à son rythme, personne ne se sent au centre de l'attention. On peut pleinement y savourer l'atmosphère tranquille, presque recueillie, propre au fait de dessiner.

Des mains deviennent des cartes, des itinéraires, un paysage.

Le dessin comme art du corps

Les enfants, spontanément, se saisissent des pinceaux, feutres, pastels. Les adultes regardent puis, bien souvent, se lancer à leur tour, redécouvrant le plaisir de tester des outils graphiques. Des détails et des techniques d'ornement migrent, des échos se tissent entre les dessins : l'activité créative se noue à l'exercice d'un regard accueillant sur ce que l'autre a inventé sur sa feuille de papier.

Ces inspirations réciproques et l'homogénéité de l'ensemble font jaillir d'autant plus la spécificité de chaque dessin : c'est une série de portraits qui émerge, plus encore sans doute que si c'était des visages qui s'exposaient. D'abord car ces mains révèlent les contours d'un corps, mais aussi le geste de sa saisie. Appliquer la main sur le papier, la presser, suivre le tracé de chaque doigt... Toute l'exposition peut être vue comme une préparation à ce jeu gestuel : déambuler dans l'espace, tourner les pages de classeurs d'empreintes, caresser les pages des livres, goûter les textures des sofas, des papiers. Quant aux quelques indications de Momette (inscrire son prénom, son âge, le lieu d'où l'on vient), elles invitent à faire de ce dessin une trace de soi-même. Une petite fille entreprend ainsi de dessiner dans sa main "tout ce qu'elle aime" : sa maison, un papillon, des cupcakes. D'autres mains deviennent des cartes, des itinéraires, se fondent dans un paysage. Des mains qui désirent et des mains qui s'effacent ; des mains qui montrent et des mains qui cachent ; des mains qui saisissent et d'autres qui laissent échapper... Sur chacune de ces feuilles on est saisi par la présence d'une main qui s'inscrit, semblable aux autres autant qu'irréductiblement singulière : un trait de crayon aussi léger que radical.

M.G.

Mano a Mano, par Momette, avec Coline Linder, Mika Bouvier et Soizic Kaltex, Le Channel, dans le cadre des Flâneries printanières et du projet Atlas de transitions, Calais, 26 et 27 mai 2018 (www.atlasofttransitions.eu).

Focus

Galas

Avez-vous déjà vu un spectacle de danse ? Pour une majorité de personnes, la réponse est oui, le spectacle de danse en question étant la représentation de fin d'année, ou "gala", d'une école ou d'une association. Ces galas constituent bien souvent – ce fut le cas pour les auteures de ce texte ! – un premier contact avec une danse scénique, façonnant peut-être les attentes des spectateur.ice.s à l'égard de l'art chorégraphique. Malgré leur énorme disparité – de la petite association de quartier au conservatoire dont les élèves suivent plusieurs cours par semaine, du spectacle accueilli dans un théâtre municipal bien équipé à l'estradre de fortune, sans parler de l'infime variété des conceptions de la danse des enseignant.e.s, qui deviennent souvent chorégraphes pour l'occasion –, nous avons mis en commun nos impressions des galas de juin 2018 pour approcher ce qui se joue dans ces spectacles amateurs : qu'est-ce qui fait la saveur particulière d'un gala de danse réussi ?

Tout le monde danse

Les galas de danse sont avant tout des spectacles dans lesquels les danseur.se.s ne sont pas choisi.e.s par un chorégraphe : normalement, tou.t.e.s les inscrit.e.s à un cours ou un atelier participent (même si l'équité subit parfois quelques coups de canif, comme le privilège fréquent des jeunes garçons présentés comme des stars dans un corps de ballet exclusivement féminin...). Cette contrainte est une force qui saute aux yeux face à certains spectacles, dans lesquels elle devient un projet esthétique : l'association Danse Création peut ainsi concevoir une représentation entière sans solos. À l'Oiseau Lyre, le gala est une véritable leçon d'inclusion : la chorégraphie d'un groupe s'adapte au handicap d'un danseur ; les envies de chacun.e sont prises en compte pour que le gala soit une fête où tout le monde prend plaisir à être sur scène... La danse devient fondamentalement une activité de l'être-ensemble, développant la capacité à s'écouter, s'adapter – pour danser ensemble et élaborer un événement collectif.

La joie d'être en mouvement

De fait, le grand plaisir des spectateur.ice.s de ces spectacles consiste à voir se révéler sur scène des individus qui s'exposent sans être protégés par la maîtrise que sont censé.e.s avoir les professionnel.le.s. Certains spectacles parviennent ainsi à proposer des danses qui, fondées sur des actions que chaque enfant exécute à sa façon ou sur des accessoires à mettre en mouvement, permettent de danser ensemble sans avoir à se fondre dans un moule figé : c'est le cas par exemple de l'association Dans la rue la danse, qui priviliege l'autonomie et la spontanéité des plus jeunes : on se surprise à voir en eux d'ores et déjà des interprètes, quand d'autres galas les cantonnent à demeurer des élèves, imitant les référent.e.s plus âgé.e.s désigné.e.s pour l'occasion. C'est alors souvent une fois la danse finie que l'on verra les plus beaux moments de danse : des enfants encore dans l'euphorie du spectacle qui viennent saluer avec un geste libre et communautatif, ou qui saisissent la main d'un.e camarade dans un élan joyeux pour rejoindre la salle...

Une fabrique collective en manque de reconnaissance

Cette proximité entre scène et salle est une autre caractéristique fondamentale des galas, qui sont certainement les spectacles les plus intergénérationnels, avec des danseur.se.s de tout âge, des spectateur.ice.s nouveaux-nés et des arrières-grands-parents... Le brouhaha qui peut s'ensuivre n'empêche pas les spectateur.ice.s d'être aussi et surtout des "supporters" attentifs, applaudissant chaleureusement et toujours à l'affût du bon moment pour prendre une photo. Bien souvent, ils participent aussi : élaboration des costumes, fabrication des décors, conduite des enfants aux répétitions, tenue de la buvette, distribution des tickets d'entrée... C'est en ce sens que l'on aurait envie de relayer l'appel de nombreuses associations* qui saisissent l'occasion des galas pour alerter sur leurs difficultés financières dues à l'aménagement des aides des collectivités : préserver les groupes amateurs et leurs galas, in fine, c'est défendre et soutenir l'un des rares espaces aujourd'hui où le spectacle de danse est fait par tou.t.e.s, pour tou.t.e.s. Une caractéristique qui a paru suffisamment précieuse à l'équipe des Démélées pour qu'elle décide, à l'unanimité, d'ajouter ces spectacles amateurs à son champ d'observation, et de les chroniquer régulièrement à l'avenir...

M.G., M.W. & V.P.

* Dans la Rue la Danse a mené campagne, pétition à l'appui, dans le but d'éviter sa fermeture prochaine.

Vus en juin 2018, spectacles d'Arabesque (Templeuve-en-Pévèle), de l'école du Ballet du Nord (Roubaix), de Côté cœur côté cœur (Tourcoing), du Conservatoire de Lille, de Danse Création (Marcq-en-Barœul), de Dans la Rue la Danse (Roubaix) et de L'Oiseau Lyre (Orchies).

Rubrique

Chic, on danse !

Une rubrique pour les danses sociales, populaires, participatives et les mouvements collectifs.

À l'entrée de l'été, une foule compacte danse. Dans la Gare Saint-Sauveur ce soir-là, le DJ Prieur de la Marne officie derrière ses platines, haut perché sur une chaise d'arbitre au-dessus de l'assemblée qu'il tient au bout de ses doigts. Le rythme des chansons pop défile et entraîne les corps dans la scansion d'un élan partagé sur le dancefloor. Les lumières chaudes habillent les silhouettes et leur confèrent un enrobage, une image lisse, rouge orangée. Au milieu il y a cette jeune fille, qui danse sans s'arrêter, toute la soirée. Les yeux à demi-fermés elle tient sa danse à elle. Hors du rythme commun, pas tout à fait à contre-courant mais dans un sillage singulier.

Elle danse plutôt sur la pointe des pieds, rebondissante, dans un rythme frappé ponctué de petits sauts. Elle porte un tee-shirt rouge. Elle danse dans un mouvement de bras déliés qui flottent et viennent parfois s'enrouler en spirale autour d'elle. La tête un peu renversée vers l'arrière oscille d'un côté à l'autre. C'est une danse serpentine à sa façon, une danse incarnée, vécue jusqu'au bout des doigts mais sans démonstration.

Pourquoi c'est beau ? Alors que plus loin un cercle se forme pour laisser place à la virtuosité de danseur.se.s qui entrent dans l'espace prêt.e.s à montrer qui ils.elles sont, il est évident que la jeune fille au tee-shirt rouge danse absolument pour elle, qu'elle s'est soustraite aux autres. Elle danse légère de l'évaluation et du jugement des corps pressés ailleurs, affranchie des codes du cool. Elle s'en fiche, et c'est précisément pour ça que sa présence brille. Ce n'est pas une danse technique, ni une danse de séduction. C'est une danse libre.

Je connais cette fille. Je l'ai vue danser déjà. Dans ma mémoire je la trouve sur le plateau du Grand Bleu parmi les vingt jeunes filles de *Ladies first*. Dans ce projet participatif signé Marion Muzac, qui met en lumière des figures de chorégraphes pionnières, vingt adolescentes se glissent dans les danses de Loïe Fuller ou Joséphine Baker. Parmi elles cette fille, à la présence singulière déjà, qui y interprète *l'Etude révolutionnaire* d'Isadora Duncan à sa façon, engagée et détachée à la fois.

Avec la crainte d'interrompre le cours de sa danse je traverse quand même la pièce pour lui parler. Elle me dit qu'elle danse "toujours pour elle, comme ça". Qu'avant *Ladies First* elle n'avait jamais participé à un projet, ni mis un pied dans un cours de danse. Que son prénom, c'est Lolita.

M.P.

Bal populaire, DJ set de Prieur de la Marne et Sarah Maison, Festival Latitudes Contemporaines, Gare Saint-Sauveur, Lille, 16 juin 2018.

Rubrique

En pratique

Faire partie d'une transmission, le temps d'un cours, d'un bal ou d'un atelier. Une immersion dans la danse depuis l'expérience.

Le mardi c'est Feldenkrais au 188¹.

J'ai plaisir à retrouver Christine Gabard, praticienne* qui l'enseigne. Je reprends avec assiduité ce cours pour de nombreuses raisons. La première étant la quête d'un bien-être ressenti à chaque fin de séance qui se répercute sur mon état physique et mental au quotidien. La méthode Feldenkrais me convient parfaitement dans ce qu'elle a de posé, doux et attentionné tout en nécessitant un réel engagement de ma personne tant corporel que par la concentration demandée.

Christine nous accueille avec le sourire qui lui sied. Vêtue confortablement, en chaussettes, je m'allonge sur le tapis de gym au format augmenté qui permet l'amplitude des mouvements au sol. Deux petits coussins, un dur et un mou à placer sous la nuque - le confort avant tout - la couverture n'est pas nécessaire en ce chaud mois de septembre. Christine présente sa brève définition du Feldenkrais : la prise de conscience du processus d'organisation du mouvement. Mais le mieux c'est d'essayer ! Elle est debout au milieu du plateau de danse, nous ne la prendrons pas pour modèle, c'est à chacun.e de se jouer des sensations induites par les micro-mouvements et les manières de faire répondant aux indications verbales.

Elle nous invite à nous allonger sur le dos, et à nous poser, "Observez comment vous êtes". Puis à prendre conscience des parties du corps sur lesquelles nous nous posons, celles qui sont en contact avec le sol, à différencier ces points d'appuis : des talons au crâne en isolant les sensations ressenties. Mon talon gauche ne se pose pas de la même manière que le droit. C'est juste une observation, je ne rectifie pas. Bien évidemment on n'oublie pas de respirer (rires). Guidée par ses paroles, une nouvelle expérimentation essentiellement axée sur la hanche et l'articulation du fémur va coordonner une suite de petits mouvements. Jambes pliées genoux vers le plafond, de petites rotations du genou droit associé au pied droit font travailler nos articulations sans effort. Nous restons à droite un long temps afin de privilégier un côté, le mémoriser, le côté gauche s'exécutera en fin de séance. Trouver sa zone de confort, ce n'est pas de la gym (rires), on est là pour se faire du bien. Et on se repose. Je souffle, respire par le ventre, me détends et déjà ressens que mes appuis au sol sont différents. C'est ça le Feldenkrais : inventer un espace libéré, en phase avec ses perceptions corporelles, laisser du temps au temps.

La séance se poursuit guidée par la voix bienfaisante de Christine qui veille sur nous, nous invitant à réaliser les mouvements sans effort et à se poser, se reposer dès que nous en ressentons le désir. L'exercice final consiste en un mouvement assez complexe : jambes pliées, j'attrape avec ma main gauche ma cuisse droite sous le genou, avec ma main droite je tiens mon talon droit et dans un mouvement d'ensemble, sans effort, je pivote vers la gauche en poussant mon talon vers l'extérieur et mon genou vers l'intérieur. Naturellement ma tête bascule en arrière sur le côté gauche et je reviens tout aussi naturellement à la position initiale. Tout le corps est en jeu, surtout la colonne vertébrale, en torsion comme une vrille. Ce que j'appelle "l'effet tire-bouchon". Je ressens au niveau de ma hanche une impression bizarre, comme si la tête du fémur s'était déboîtée de sa cavité. Ce n'est pas douloureux mais je me demande si une fois la séance terminée je pourrai remarcher. J'ai confiance en la praticienne et les bâillements de mes voisines m'invitent à un nouveau temps de repos.

Dernière consigne, reprendre ce guidage avec la jambe gauche, se poser, parcourir à nouveau le chemin des appuis ; une articulation harmonieuse entre ma respiration et le mouvement s'aménage comme permission à la pause. J'installe une place pour la prise de conscience fine de mon corps ; invitation au voyage dans mes sensations. Puis, doucement, nous sommes invitées à nous relever, pas d'inquiétude je tiens debout, juste plus légère, grandie, comme si l'articulation de la hanche avait disparu. Christine qui est également clown de métier nous invite à une démarche burlesque. Rires.

P.L.

¹ <https://www.le188.fr/> - ² <http://www.feldenkrais-nord.org/>

Cours de Feldenkrais par Christine Gabard le mardi de 18h à 19h, le 188, Lille.

MIGRATIONS

Ayant mis l'accent pour son édition 2018 sur le travail des artistes migrant.e.s, le festival Latitudes Contemporaines proposait une soirée composée des propositions de trois artistes confronté.e.s à la nécessité de l'exil.

De nos gradins face à la scène, nous rencontrons d'abord Jaha Koo nous exposant la dure réalité de la Corée du Sud. Selon un procédé clinique, il nous expose froidement la réalité de toute une génération frappée par la crise financière et obligée de quitter le pays pour migrer d'une solitude vers une autre. Trois cuiseurs de riz dialoguent de tous leurs leds pour scander le propos de Jaha racontant sa jeunesse encadrée par l'ordre militaire, un suicide toutes les 7 minutes autour de lui, des familles humiliées et inévitablement ruinées, déclassées au gré d'une rigueur conduite d'une main de fer par la collusion des politiques corrompus et des prédateurs étrangers. Son récit, documenté par un film projeté sur le plateau, s'interrompt parfois pour laisser les intraitables machines qui "cuisinent" et minutent l'existence s'invectiver, impitoyables rouages qui campent une déshumanisation en cours. Il nous conte comment, échoué à Paris, il tente de rassurer son père, porte-parole d'une famille demeurée dans l'enfer, qui résume toute son inquiétude et son impuissante sollicitude pour ce fils qui dût s'éloigner par la question 'As-tu mangé ?'. Son isolement semble être désormais une destinée irrévocable. C'est au fond un prêté pour un rendu que ce déniasme qu'il nous assène en retour de celui dont il fit l'expérience en arrivant dans cette Europe si différente de celle qu'il se représentait. L'articulation du film, de l'installation animée des autocuiseurs et de Jaha, énonçant calmement son histoire personnelle et nationale, évite tout pathos tout en étant d'une efficacité redoutable.

Déplacés dans la salle d'exposition de la Maison Folie Wazemmes, nous assistons ensuite à une étape du travail en cours mené par Kubra Khademi. Artiste afghane, ayant fui les menaces de mort dont elle fut l'objet après ses performances conduites à Kaboul, habillée d'une armure stylisant le corps féminin souvent invisible dans l'espace public, Kubra fait de sa colère la source de son art. Ici, elle plonge dans les souvenirs de son enfance effrontée qui porte déjà en germe une insurrection instinctive contre l'ordre des bienséances autoritaires. Elle reprend et expose le matériel de ses souvenirs : pisser debout, mettre à mort sa poupée, archétype d'un féminin refusé, écrire des insultes sur le sol, chauffer des chaussures à talons trop grandes, petites estrades a priori interdites. Elle se confronte ainsi à tous les défendus : le haut pour le bas, le grand pour le petit, le dénudé pour l'habillé et vice versa. Kubra est en recherche et assume le risque de nous ouvrir l'atelier. Elle termine par une course jusqu'à l'exténuation et les cris. On a hâte de pouvoir profiter de cette performance dans une forme plus aboutie, quand le travail aura encore avancé.

Retour dans l'obscurité de la boîte noire de la salle de spectacle pour terminer la soirée avec l'impressionnant.e Iranien.ne Sorour Darabi. Entre un "bonsoir" et un "merci" final pour seules ponctuations sonores, nous recevons l'image d'une étrange corporeité en transit entre le masculin et le féminin, conformément à la langue farsi qui ne reconnaît pas le genre. Mais cette transition est douloureuse, le corps suit une progression malaisée, la bouche se tord et la démarche creuse une élégance accidentée à devoir se projeter dans un univers genré. Sa langue, organe intime confrontée au fait linguistique peu accueillant du français, souffre et éprouve alors le paradoxe du neutre que théorisait Roland Barthes et dont il assignait la tâche à l'art : le renoncement au sens (ici masculin/féminin) pour saisir la nuance au gré d'incidents. Sorour nous donne alors à éprouver dans la durée la somme des embûches qui l'empêcheront de prononcer une conférence pourtant écrite : la table s'écroule, puis la chaise, puis la carafe d'eau emporte l'encre du texte en un ruisseau turquoise, le papier devient alors une pâte ingurgitée, régurgitée sans pouvoir être déclarée ou proférée. On reste coi et stupéfait de cette violence partagée à tenter de faire entendre une langue hors de toutes les autorités instituées.

La soirée se termine et nous laisse alors face à ce qui migre en nous.

F.F.

Cuckoo de et avec Jaha Koo, *Reperformance* de et avec Kubra Khademi (étape de création), *Farci.e* de et avec Sorour Darabi, Maison Folie Wazemmes, Festival Latitudes Contemporaines, Lille, 13 juin 2018.

Compagnies, spectatrices et spectateurs : pour participer et soutenir Les Démêlées (contribuer au financement, diffuser le journal, ou toute proposition), contacter le Gymnase I CDCN (porteur administratif du projet) : communication@gymnase-cdcn.com ou le comité de rédaction : contact@lesdemelees.org

◆ www.lesdemelees.org ◆ www.facebook.com/lesdemelees ◆

Les Démêlées, critiques locales de danse, chorégraphie, performance. Comité de rédaction : Karen Darand, François Frimat, Marie Glon, Philippe Guisgand, Vincent Jean, Pascale Logié, Valentine Paugam, Marie Pons, Elliott Pradot, Madeline Wood. Conseil de publication : Le Gymnase I CDCN Roubaix Hauts de France, Latitudes Contemporaines, Compagnie de l'Oiseau-Mouche, Le Phénix scène nationale Valenciennes, La rose des vents scène nationale Lille Métropole Villeneuve d'Ascq, Le Vivat d'Armentières Scène Conventionnée d'Intérêt National - Art et Création, L'Espace Pasolini, le CCN de Roubaix, Les Maisons Folies, le FLOW, le 188. Directrice de publication : Marie Glon. Rédaction en chef : Marie Pons. Graphisme et mise en page : Mathilde Delattre - Le pont des artistes. Impression : Calingaert. N°2 - Novembre 2018. ISSN en cours. Tiré à 5000 exemplaires et distribué gratuitement.